

Témoignage anonyme d'un rescapé de la guerre d'Algérie

À mon arrivée, j'étais âgé de vingt ans et je n'avais aucune expérience de la guerre.

Nous avons été affectés dans la région de Constantine la W2, officiellement pour des « opérations de maintien de l'ordre » et de « pacification », même si, dans les faits, il s'agissait d'une véritable guerre avec des embuscades, des ratissages et des accrochages fréquents.

Mon quotidien était fait de patrouilles dans les villages et les montagnes, de nuits en observation, de fouilles de maisons et de contrôles de population. Nous circulions souvent en convoi, conscients du danger permanent des mines et des embuscades.

J'ai vu des camarades, des appelés comme moi, tomber lors d'attaques, parfois dans des conditions très dures, avec un sentiment d'impuissance et d'absurdité face à cette situation.

Je garde le souvenir précis d'une embuscade.

Ce jour-là, nous avons été pris sous le feu alors que nous revenions d'une mission de ravitaillement.

Plusieurs hommes de ma section ont été tués ou gravement blessés.

Le choc de ces pertes, l'angoisse permanente, la vue des corps de camarades que j'avais côtoyés chaque jour ont laissé une marque durable dans ma mémoire et dans ma vie.

Nous étions jeunes et, pour beaucoup, issus de milieux modestes.

Nous n'avions pas choisi cette guerre.

Nous obéissions aux ordres, souvent sans comprendre toutes les dimensions politiques de ce conflit.

Avec le recul, je mesure la difficulté morale dans laquelle nous nous trouvions : pris entre le devoir d'obéissance militaire, la peur, la solidarité avec nos camarades, et le malaise devant la souffrance des populations civiles, les exactions parfois commises, les tensions entre communautés.

De nombreux anciens appelés ont longtemps gardé le silence sur ce qu'ils avaient vu ou vécu, par pudeur, par culpabilité, ou simplement parce qu'on ne voulait pas les entendre à leur retour.

Mon retour en France, en ce début d'année 1961, ne signifiait pas la fin de la guerre dans ma tête.

Pendant longtemps, j'ai fait des cauchemars, je sursautais au moindre bruit.

J'évitais de parler de cette période, même avec mes proches.

Ce n'est qu'avec les années, en entendant d'autres anciens appelés témoigner à leur tour, que j'ai compris l'importance de mettre des mots sur ce que nous avons vécu pour transmettre la réalité de cette guerre aux générations suivantes et participer, à ma mesure, à un travail de mémoire et de vérité.